

Charly Guyot, «André Malraux», *La Guilde du Livre*, septembre 1948, p. 217-219.

Il y a trois ans, au moment où la guerre s'achevait, Malraux faisait, dans *Labyrinthe*, la déclaration suivante : «je ne sais si la littérature française ne comptera pas dans le monde nouveau avant tout pour son *accent pascalien*. Comment Malraux entend-il cette expression ? Disons tout de suite qu'il serait faux de l'interpréter dans un sens strictement chrétien. Dès le début de sa carrière, dès *Tentation de l'Occident*, l'écrivain affirme : «Dieu est mort». Parlant du christianisme, il dit résolument : «Je ne m'abaisserai pas à lui demander l'apaisement auquel ma faiblesse m'appelle.»

Mais toute l'œuvre de Malraux s'organise autour d'un problème central : celui de la condition humaine. Il le constate dans *La Lutte avec l'Ange* : «Par quoi suis-je obsédé depuis dix ans, sinon par l'homme ?» Problème qui est aussi *celui* de Pascal. Interrogation qui, à chaque page, s'élève des *Pensées*. Le drame essentiel de toute vie, c'est *celui* qu'évoque Gisors, *celui* «de tous ces êtres inconnus qui marchent vers la mort, dans l'éblouissant soleil, chacun choyant au plus secret de soi-même son parasite meurtrier. Tout homme est fou... mais qu'est une destinée humaine, sinon une vie d'efforts pour unir ce fou et l'univers !» Et Pascal à son tour : «Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables... C'est l'image de la condition des hommes.»

L'accent pascalien, pour Malraux, c'est la résonance tragique d'un tel texte. C'est ce composé de faiblesse et de grandeur, de courage et de désespoir, cette vivante contradiction, cette «flamboyante absurdité», sur quoi l'homme fonde sa noblesse et appuie ses seuls véritables triomphes. *Accent pascalien*, mais non pas solution *pascalienne*. Pour l'homme de Port-Royal, le péché originel explique seul la misère de notre condition, et seule aussi la grâce divine nous sauve de cette misère. Malraux n'entend pas – ne veut pas entendre – cette explication. Pour lui, «dans la prison dont parle Pascal, les hommes sont parvenus à tirer *d'eux-mêmes* une réponse qui envahit d'immortalité ceux qui en sont dignes.» Il dit bien : «tirer *d'eux-mêmes*», excluant ainsi

toute transcendance et tout sacrifice d'un Dieu qui nous rachèterait de notre condition. L'homme est seul, en face d'un univers absurde. Le plus bel effort qu'il puisse accomplir est peut-être de prendre conscience des fatalités de son destin. Les héros les plus proches du cœur de Malraux atteignent, en définitive, à la sérénité : elle naît de l'accord de l'être avec l'univers, dans l'acceptation de la mort. Et chez quelques privilégiés – les grands penseurs, les maîtres de la littérature et des arts – la capacité de création apparaît comme un inexplicable triomphe sur l'absurde : «Le plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la matière et celle des astres; c'est que, dans cette prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant.» Cette phrase, si proche de celle que je viens de citer, et si *pascalienne* d'accent, se lit dans *La Lutte avec l'Ange*. Il est significatif de voir Malraux la reprendre, textuelle, dans sa récente *Psychologie de l'Art*.

L'homme de Malraux, au contraire de Pascal qui condamne le «divertissement», est un homme de l'action. Il ne se connaît que dans l'action. Et ici de nouveau, il serait facile de multiplier les textes : «L'homme est ce qu'il fait». Ou encore : «Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme». Ceci enfin : «Assez d'introspection ! L'homme commence à l'autre.» De là un caractère commun à tous les romans de cet écrivain. Qu'on lise *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *Le Temps du Mépris*, *L'Espoir*, *La Lutte avec l'Ange*, il s'agit toujours d'élucider «le rapport entre des individus et une action collective». Cette action, c'est tantôt la révolution communiste en Chine, tantôt la lutte des militants d'extrême-gauche contre l'hitlérisme naissant, tantôt encore la guerre d'Espagne ou, en France, l'invasion de 1940. Thème sans cesse repris, avec variations brillantes, mais qui ne pas sans entraîner, dans la construction romanesque, une certaine monotonie. On s'en rendra compte, si on lit, à la suite, *Les Conquérants*, *La Condition humaine* et *L'Espoir*.

Dans une lettre peu connue, publiée en 1931 dans la *Nouvelle Revue française*, Malraux a défendu contre Trotsky, qui avait critiqué *Les Conquérants*, sa position de romancier. «L'optique du roman, lisons-nous domine le roman.» L'écrivain n'admet pas qu'on lui attribue toutes les idées qu'il prête à ses personnages. La déclaration qui suit me semble devoir être retenue : «Ce ne sont pas mes jugements que l'on trouve dans

Les Conquérants; ce sont les jugements d'individus distincts, et surtout à des instants particuliers.» Les conditions de la fiction déterminent la diversité des personnages. Aucun de ceux-ci n'est Malraux. Mais, disons-le aussi, chacun d'eux exprime une tendance, une possibilité de sa nature, une tentation ou un vœu de son être profond. On fera bien, pour lire Malraux comme il doit être lu, de tenir compte de cette «optique de roman».

Est-ce à dire que tous les personnages de Malraux sont également révélateurs de sa pensée la plus secrète ? Il serait absurde de le prétendre. Pour nous en tenir aux *Conquérants* et à *La Condition humaine*, il est évident que Garine, dans le premier de ses romans, et Kyo, dans le second – Gisors aussi, quoique de toute autre manière – nous introduisent mieux que Borodine ou Katow à ce centre spirituel où converge la méditation de l'auteur. Peut-être même Garine nous fait-il l'un des aveux les plus graves qu'ait jamais risqués Malraux, lorsqu'il dit : «Si je me suis lié si facilement à la Révolution, c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement. Au fond, je suis un joueur. Comme tous les joueurs, je ne pense qu'à mon jeu.» Kyo, lui, donne de ses actes une justification moins cynique. Au-delà de l'aventure individuelle, il a atteint à des régions plus nobles de l'âme. Il connaît la fraternité virile et, quand il meurt, il peut se donner ce témoignage : «Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir; il mourait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre; il mourait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie.»

Je ne sais rien de plus émouvant que cette méditation par où s'achève l'existence d'un héros. Elle suffit à nous persuader que, parmi les écrivains français d'aujourd'hui, Malraux apparaît comme l'un des plus dignes d'admiration; l'un de ceux aussi qui, pour avoir dit le tourment et la noblesse des hommes de ce temps, mérite notre connaissance.